

Maggie Blot, Robert Laliberté, Louis-Edmond Hamelin

Yvon Paré

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2008). Compte rendu de [Maggie Blot, Robert Laliberté, Louis-Edmond Hamelin]. *Lettres québécoises*, (129), 27–28.



Maggie Blot, *Plagiste dormir ou esquisser*,
Montréal, Triptyque, 2007, 92 p., 17 \$.

Un amour des mots qui joue des tours



MAGGIE BLOT

Maggie Blot aime les mots, fonce sans regarder dans le rétroviseur, emprunte toutes les directions, se souciant peu de larguer son lecteur.

Pas question de s'attarder à camper des personnages ou de développer une intrigue. L'écrivaine fonce comme le grand chien *Plagiste*, un nom vraiment impossible, quand il surprend des mouettes sur le sable. Elle s'étend sur la préparation d'un repas, évoque la vie conjugale de

Bianca Jagger ou s'inquiète des aspérités de l'existence. Résultats : de brefs moments fascinants et une exubérance qui se noie dans des virages imprévisibles.

Nous avons franchi le pas de la porte chez « Bernard et Bernadette vos hôtes adorent vous restaurer » et pouf, l'odeur de la nourriture nous a fait taire, l'eau à la bouche nous refileait notre squelette — celui qui voit, goûte, tend l'oreille, prend les choses comme elles sont, en intégrant-désintégrant tout commentaire. Le pas franchi, spontanément, ma main d'acolyte a cherché celle de Nico. J'avais besoin de sa main. Je me suis repris aussitôt, ai reculé. Je me disais que j'étais en une seconde redevenu un enfant qui a la main d'un monkey à crochet. Toutefois je l'avais frôlée et cela avait brûlé. (p. 46)



Robert Laliberté, *Inventaire de succession*,
Montréal, l'Hexagone, coll. « écritures », 2007, 48 p., 14,95 \$.

Un inventaire qui manque de consistance

Comment dresser un bilan de sa vie, graver ces moments inoubliables qui façonnent l'être que nous serons au moment du dernier souffle ?



ROBERT LALIBERTÉ

Robert Laliberté privilégie trois temps pour esquisser un court bilan, amorcer une réflexion peut-être. L'enfance au temps de la « Grande noirceur », quand tout était différent, tourné vers le passé. Un récit à la troisième personne du singulier pour marquer la frontière entre le passé et le présent.

Pourquoi faut-il toujours que les enfants soient élevés pour un monde qui ne sera plus celui de leur âge mûr ? Depuis quand en va-t-il ainsi ? Dans les sociétés d'autrefois, entre l'enfance et l'âge adulte, les choses ne devaient pas changer si vite. (Ceux qui prétendent que nous sommes entrés dans une ère postmoderne ne sauraient guère nous rassurer à ce sujet.) (p. 11)

Des remarques intéressantes sur le métier d'enfant, ce petit être que l'on prépare mal à la vie adulte.

AUTRES ÉTAPES

Seconde étape : 1977. Le narrateur vit depuis quelques années dans un appartement, pratique le dessin pour oublier sa solitude peut-être. Il dresse, juste avant de prendre un grand virage qui le mènera au Mexique, un inventaire des objets qui s'accumulent sur l'appui de la fenêtre. Un dessin et aussi un lexique très précis des choses qui ont accompagné le jeune homme dans ses activités quotidiennes.



Un récit qui a de l'élan, mais qui s'étirole souvent, un certain regard sur la société et les humains.

un DÉCAPSULEUR, dont un bout pointu permet aussi de percer les boîtes de jus ou de sirop d'érable;
 une BOÎTE DE PETITES ALLUMETTES du Guatemala, illustrée d'un paysage, posée en angle pour tenir coincée...
 une PILE DE FEUILLES de papier à rouler;
 un STYLO-FEUTRE noir à pointe fine... (p. 31)

Un an plus tard, le narrateur se retrouve en Provence, dans une communauté. Il rédige un lexique comparatif de certaines expressions. Rien d'original, même si l'on veut apprendre une autre manière d'être quand on vit en groupe, j'imagine. Le « je » s'impose dans ces deux derniers fragments, se rapprochant ainsi du présent du narrateur.

Je me rappelle sa main fine et allongée caressant la couverture de fragments d'un discours amoureux, où figuraient justement une main d'homme et une main de femme, fines et allongées, comme c'est beau, disait-elle. (p. 43)

L'écriture se défait, perd ses aspérités. La phrase oublie les majuscules pour évoquer, peut-être, la vie en groupe. Comme des notes griffonnées dans un carnet de voyage.

Inventaire de succession paraît comme un projet bâclé. Un recensement dans lequel il manque un souffle qui emporte et rend à la vie... À quoi sert un tel exercice si l'on ne donne pas une seconde chance à ces moments du passé?

☆
 Louis-Edmond Hamelin, *Nipish, une narration en autochtonie*, Montréal, Guérin, 2007, 256 p., 30 \$.

Quand les personnages deviennent un prétexte

Louis-Edmond Hamelin est un grand spécialiste des « pays froids » et des Autochtones. Toute sa vie a gravité autour de ces nomades qui lui ont beaucoup appris, on n'en doute pas.

Dans *Nipish*... le géographe campe une femme qui devient la figure mythique de la Métisse (son père est anglophone), qui cherche à s'épanouir en protégeant le savoir des ancêtres et les traditions malgré des études chez les francophones. Le tout ne se fait pas sans embûches. Hamelin montre rapidement ses intentions dans une courte présentation.

Le récit, complètement fictif, mais que le Québec du 21^e siècle aurait pu connaître, fait découvrir, par dialogues élaborés, l'état conflictuel des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones. Les difficultés affectent tous les milieux : religion, armée, enseignement, administration, domicile, voire tout le pays. Certains comportements de la société au sujet des thèmes de pouvoir et même d'existence se trouvent ainsi mis à jour. (p. 1)

Les médias rappellent fréquemment les conditions de vie à peine imaginables de certains groupes dispersés dans la partie nordique et « effacée » du Québec. « Le peuple



LOUIS-EDMOND HAMELIN

invisible » de Richard Desjardins et Robert Monderie vient, une fois de plus, illustrer l'indifférence des Blancs envers les premiers habitants de l'Amérique.

AUTOCHTONIE

En première partie, Louis-Edmond Hamelin suit un groupe d'Autochtones qui entreprend le « Grand voyage » vers le Nord, le pays du caribou et des Inuits. On se croirait par moments dans *Récits de Mathieu Mestokosbo, cbasseur inuu*, de Serge Bouchard.

Le grand circuit correspond à un type particulier de mouvance, car c'est un périple d'envergure, nécessitant la gestion de risques inhabituels et, après quelques années, le retour au foyer initial. Il ne s'agit ni d'une errance ni d'un dérangement imposé, mais d'une migration libre répondant à des objectifs précis, préparée longtemps à l'avance et vécue également à l'intérieur de soi. (p. 38)



Tout se gâche quand Marie-Marguerite entre au couvent. L'auteur occupe toute la place pour élaborer ses idées dans de longs dialogues entre la postulante et la supérieure du couvent qui fait preuve d'un racisme borné. C'est encore pire quand il décrit les aventures maritales de la pauvre Métisse. Comment croire que Marie-Marguerite, une femme particulièrement intelligente, accepte un tel mariage ? Nous basculons dans l'in vraisemblable.

M. Hamelin possède certainement des idées généreuses et originales sur les Autochtones, mais il n'arrive pas à inventer des personnages qui les incarnent. Malgré tout le respect pour l'homme et son travail, *Nipish*... ne tient pas la route.

Un récit boursoufflé, indigeste et particulièrement désolant.